

et tous les corps des modes de l'étendue en soi. D'un autre côté, dans la théologie, la philosophie est posée comme seule règle infaillible de l'interprétation des Écritures. Ainsi, l'histoire du cartésianisme hollandais nous a donné les antécédents de l'*Éthique* et du *Theologico-politicus*, et nous a fait assister, pour ainsi dire, à l'enfantement de Spinoza.

CHAPITRE XV

Spinoza. — Sa vie et sa personne. — Éducation cartésienne. — Rupture avec la synagogue. — Excommunication prononcée contre lui par les rabbins. — Anathèmes de tous les théologiens. — Il gagne sa vie en taillant des verres. — Amour de l'étude et de la retraite. — Sobriété, désintéressement, tolérance. — De ses ouvrages. — *Principes de Descartes exposés sous forme géométrique* et *Cogitata metaphysica*. — Renommée de Spinoza et visiteurs illustres. — Lettres et correspondants. — Mépris pour l'autorité et les anciens. — Pourquoi il n'a pas fait imprimer l'*Éthique*. — Sa mort. — Analyse du *De emendatione intellectus*. — La morale principal but de Spinoza. — Seul vrai bien de l'âme dans l'amour de ce qui ne passe pas. — Effort pour concilier la recherche du vrai bien avec la nécessité universelle. — Connaissance de la nature, union de l'âme avec elle, voilà où nous devons tendre et pousser nos semblables. — Morale par provision. — Réforme de l'entendement. — Quatre modes de perceptions. — Unique mode donnant la vérité et le bonheur. — Idée pure de la raison, point de départ de la méthode de Spinoza. — Certitude des idées claires. — Dédain pour les sceptiques. — Règles pour distinguer les idées vraies des idées feintes, fausses ou douteuses. — Confirmation de la vérité de l'idée claire par la déduction de ce qu'elle enferme. — Conformité de l'ordre de nos déductions avec l'ordre de la nature. — Direction de l'esprit sous la loi de l'être absolument parfait. — Rapport du *De emendatione* avec l'*Éthique*.

De tous les philosophes suscités en Hollande par le mouvement cartésien, il n'en est pas de plus illustre que Spinoza, et qui, tout en se rattachant à Descartes, s'en éloigne davantage par la nouveauté et la hardiesse des doctrines. Quel autre nom, dans toute l'histoire de la philosophie, a été l'objet de jugements plus contraires et plus passionnés, selon la diversité des sectes et des partis ! Quel philosophe fut jamais couvert de plus d'imprécations, mais aussi loué avec plus d'enthousiasme ! Pour les

uns, c'est un monstre d'impieeté et d'athéisme, pour les autres, c'est le philosophe par excellence, c'est un saint animé de l'esprit de Dieu. A travers toutes ces contradictions, cherchons la vérité, en substituant une analyse exacte, une critique impartiale aux déclamations, à la passion et à l'esprit de parti. Cette tâche nous est rendue plus facile par les savantes et consciencieuses études qui ont été faites sur la philosophie de Spinoza (1), depuis que nous en avons nous-même parlé pour la première fois (2).

Spinoza naquit à Amsterdam, le 24 novembre 1632, de parents juifs, Portugais d'origine, qui faisaient le négoce. Une peau brune, des cheveux et des sourcils noirs étaient l'indice d'un sang méridional; sa taille était médiocre, sa physionomie agréable, avec une expression de mélancolie et de recueillement. Ses parents voulurent en faire un rabbin, et l'envoyèrent aux écoles (3). Il eut pour maître un célèbre rabbin, Morteira, qui lui enseigna l'hébreu. A quinze ans, Spinoza discutait les Écritures de manière à embarrasser tous les rabbins de la synagogue. Non content des lettres hébraïques, ils s'adressa, pour apprendre le latin, à un médecin appelé Van den Ende, qui tenait école à Amsterdam. En même temps que le latin, Van den Ende enseigna à

(1) Nous citerons l'*Histoire de la philosophie du dix-septième siècle*, par M. Damiron, la nouvelle édition de la traduction des *Œuvres de Spinoza*, avec l'excellente Introduction qui la précède, par M. Saisset, 3 vol. in-12, Charpentier, 1861, *Spinoza et le naturalisme contemporain*, par M. Nourrisson, in-12, 1866. Dans nos citations nous nous sommes aidé de la traduction de M. Saisset.

(2) *Histoire et critique de la révolution cartésienne*, in-8°, Paris, 1842.

(3) *Vie de Saint-Evremond*, par Desmaizeaux. Tel est aussi le portrait qu'en fait Leibniz : « Le fameux juif Spinoza avait un teint olivâtre et quelque chose d'espagnol dans son visage; aussi était-il de ce pays-là. » (Édit. Dutens, t. VI, pars 1^a, p. 329.) La meilleure biographie de Spinoza est celle de Colérus. Colérus, pasteur de l'église réformée, a horreur des doctrines de Spinoza, mais néanmoins rend toute justice à sa personne, à ses mœurs, à son caractère, sur lesquels il a recueilli les témoignages les plus sûrs. (Voir cette Vie dans le III^e vol. de l'ouvrage de M. Saisset, et à la suite une autre Vie de Spinoza, par Lucas, médecin de La Haye.)

Spinoza la physique, la géométrie et la philosophie de Descartes (1). Ainsi il fit briller à ses yeux une lumière nouvelle, et lui révéla sa vocation philosophique. On découvrit depuis, dit Colérus, que ce Van den Ende répandait des semences d'athéisme dans l'esprit des jeunes gens auxquels il donnait des leçons (2). Un pareil maître acheva de compromettre Spinoza auprès des siens et d'émanciper son esprit de tous les préjugés de sa secte.

Tout d'abord l'élève de Van den Ende étendant aux Écritures et à l'enseignement des rabbins la grande maxime cartésienne, qu'il ne faut recevoir pour vrai que ce qui est évident, jugea que leurs principes ne pouvaient être admis par un homme de sens. Dès aussi lors il s'abstient de paraître aux cérémonies de la synagogue et fuit le commerce des rabbins. Ceux-ci, alarmés du scandale de cette défection, mirent en œuvre les séductions et les menaces pour le ramener à eux; mais, n'ayant pu réussir à l'ébranler, ils se décidèrent à prononcer contre lui l'excommunication solennelle (3).

(1) « Les *Œuvres de Descartes*, dit Colérus, étant tombées entre ses mains, il les lut avec avidité, et dans la suite il a souvent déclaré que c'était de là qu'il avait puisé tout ce qu'il savait en philosophie. » (*Vie de Spinoza*.)

(2) Cette réputation l'obligea à quitter la Hollande et à se réfugier en France, où il fut pendu comme complice de la conspiration du chevalier de Rohan.

(3) Je donne ici le texte retrouvé, traduit du portugais en latin et publié par M. Van Vloten en 1862, à Amsterdam, dans un curieux volume d'*Œuvres inédites de Spinoza* : « *Ad Benedicti de Spinoza opera quæ supersunt omnia supplementum continens tractatum hucusque ineditum de Deo et homine, tractulum de iride, epistolæ nullas ineditas et ad eos vitamque philosophi collectanea. — Anathema quod edictum est de sanctuario contra Baruch de Espinoza : Consilii ecclesiastici domini vobis communicant, quod jam dudum cognoscentes malas opiniones operaque mala Baruchii de Espinoza, per varios studuerunt modos et promissiones eum a malis distrahere viis; cum vero nihil in eo remediari potuerint, e contrario autem quotidie magis cognoscerent horribiles ejus hæreses ab eo actas doctasque, et insolentia, quæ operabatur, opera, cumque multos ejus rei fide dignos tenerent testes, qui deposuerunt et testati sunt, dicto Espinoza præsentem, a quibus convictus fuit; examine de omnibus habito, in præsentia domino-*

« A la bonne heure, répondit Spinoza à celui qui lui en porta la nouvelle, on ne me force à rien que je n'eusse fait de moi-même, si je n'eusse craint le scandale. Mais, puisqu'on le veut de la sorte, j'entre avec joie dans le chemin qui m'est ouvert, et j'ai cette consolation que ma sortie sera plus innocente que celle des Hébreux hors de l'Égypte, quoique ma subsistance ne soit pas mieux assurée que la leur. » Peu de temps après, un juif fanatique le frappa d'un coup de poignard, dont Spinoza fut préservé par son manteau qu'il garda toute sa vie, en souvenir de cet acte de fanatisme et du danger qu'il avait couru. Les rabbins ne pouvaient de leur propre autorité le chasser de la ville, comme de la synagogue, mais à force d'intrigues ils mirent de leur parti les ministres réformés. Ils firent valoir que leur cause était commune, qu'il s'agissait de punir un

« rum sapientium, deliberaverunt, ipsis assentientibus, dictum Espinozam
« anathematizare et sejungere a natione Israelis, uti jam eum in anathema
« ponunt, cum anathemate sequente :

« Judicio angelorum sanctorumque judicio anathematizamus, sejungi-
« mus, maledicimus et execramus Baruch d'Espinoza, assentiente tribu-
« nali ecclesiastico, et consentiente omni ista communitate coram sanctis
« libris, cum sexcentis et tredecim præceptis, quæ in iis scripta sunt,
« eum anathemate quo Josua Jerichontem anathematizavit, cum male-
« dictione qua Elisa pueris maledixit, et cum omnibus maledictionibus
« quæ in libro legis scripta sunt : maledictus sit per diem, et maledictus
« sit per noctem, maledictus sit in dormiendo et maledictus sit in exsur-
« gendo, maledictus sit in exeundo et maledictus sit in intrando : Domi-
« nus nunquam illi ignoscere velit, furorẽ domini et zelum in hominem
« istum posthac ardere faciat, illique imponat omnes maledictiones, quæ
« scriptæ sunt in libro legis, et destruet nomen ejus infra cœlum, et do-
« minus sejunget eum in malum ab omnibus Israelis tribubus, cum omni-
« bus maledictionibus firmamenti, in libro legis ; et vos domino Deo vestro
« adhærentes vos omnes hodie salvete : — Advertentes quod nemo eum
« alloqui possit oraliter, nemo per scriptum, nemo ei facere possit ullum
« favorem, nemo sub tecto cum illo stare, nemo documentum ullum legere
« ab eo factum vel scriptum. »

Cette pièce sauvage et barbare est datée de 1656.

L'apologie que fit, dit-on, Spinoza en réponse à cet anathème n'existe plus. Il est probable, comme le suppose M. Nourrisson (*Revue contemporaine*, 1^{er} janvier 1866), qu'elle est venue se fondre dans le *Tractatus theologico-politicus*.

blasphémateur de Moïse et des Écritures, et, par les ministres réformés, ils obtinrent des magistrats de la ville un arrêt qui lui interdisait de séjourner plus longtemps à Amsterdam. Cet exil ne fit aucune peine à Spinoza qui, après avoir appris à Amsterdam tout ce qu'il désirait savoir des sciences humaines, n'aspirait plus qu'à une retraite profonde où il pût méditer en paix. Cependant il y laissait, comme nous l'apprend une lettre inédite, publiée par M. Van Vloten, un groupe de jeunes disciples ennemis, comme lui, des superstitions, et déjà inspirés de son esprit et de ses maximes (1).

Sans patrimoine et sans fortune, Spinoza sut n'être pas moins indépendant que Descartes, et éviter, comme lui, l'écueil de l'enseignement public. Conformément au précepte d'anciens docteurs juifs, renouvelé par Rousseau dans l'*Émile*, il avait appris un art mécanique pour gagner, à tout événement, de quoi subsister. Cet art mécanique, qui semble avoir été singulièrement en honneur parmi les cartésiens, à l'exemple du maître (2), était la taille des verres de lunettes d'approche, où il devint tellement habile, qu'on s'adressait à lui de tous côtés pour en acheter, et qu'il put suffire à ses besoins, tout en consacrant la plus grande partie de son temps à la philosophie. Après avoir été banni d'Amsterdam, il habita quelque temps dans le voisinage de Leyde, puis dans celui de La Haye, et enfin dans cette ville même, où il loua une modeste chambre, et passa les cinq dernières années de sa vie.

Arrêtons-nous pour contempler un moment cette vie si retirée et si pure, où il semble que l'esprit soit tout, et que le corps ne tienne point de place. Le bien que nous

(1) Lettre de Simon de Vries, de 1663, *Supplementum*, p. 295.

(2) Descartes, comme on le voit par ses lettres, s'était beaucoup occupé de la taille des verres, tantôt y travaillant lui-même, tantôt donnant des instructions à d'habiles ouvriers. Le 10^e Discours de sa *Dioptrique* a pour objet la taille des verres. Ce fut aussi, nous le verrons, un des délasséments favoris de Malebranche. C'était un habile opticien, dit Leibniz de Spinoza.

avons dit de Spinoza, le bien que nous en dirons encore, ne saurait être mis en doute, car il nous est attesté par le témoignage d'un ennemi, le pasteur Colérus, qui avait prêché en chaire contre lui, et qui, malgré les louanges, que sa bonne conscience l'oblige à lui donner, n'en croit pas moins devoir le maudire comme un impie et un damné. Ce que Spinoza nous prescrit sur la recherche du vrai bien, dans le début du *de Emendatione intellectus*, lui-même il l'a mis en pratique. Il a rejeté les soucis des choses de ce monde, les agitations que donne la recherche de la gloire, des richesses, des plaisirs et de toutes les choses périssables, pour placer son amour dans quelque chose d'éternel et d'infini qui seul donne à l'âme le calme et le bonheur. C'est la pensée de l'infini, de l'ordre universel et nécessaire des choses qui seule a rempli toute sa vie. Dans cette poursuite, dans cette méditation de ce qui ne passe pas, aucune passion ne semble l'avoir troublé. Jamais il ne se laissa emporter par la joie, ni abattre par la douleur. Son humeur était toujours douce et calme. « Il n'eut point de santé parfaite de toute sa vie, dit un de ses biographes, il avait appris à souffrir dès sa plus tendre jeunesse, aussi jamais n'entendit-on mieux cette science si rare et pourtant si nécessaire. »

Content de gagner au jour le jour, de quoi vivre par son industrie, il ne recherchait pas l'argent et il fit preuve, en plusieurs circonstances, du plus rare désintéressement. Il refusa deux mille florins qu'un de ses amis, Simon de Vries, voulait lui donner, et il ne consentit pas à ce que ce même ami fit son testament en sa faveur, quoiqu'il n'eût que des héritiers éloignés. N'ayant pu lui faire accepter l'héritage de tous ses biens, Simon de Vries chargea ses héritiers naturels de lui faire une pension de 500 florins que Spinoza lui-même voulut réduire à 300. Comme on lui apprenait un jour qu'un de ses débiteurs lui avait fait faillite, il répondit : « Je retrancherai de mon ordinaire pour réparer cette perte, mais à ce prix j'achète la fermeté. »

Il n'avait point de fanatisme ni d'aveugle prévention contre aucune secte religieuse. Loin de détourner de leur religion ceux qui l'entouraient, il les exhortait à la suivre fidèlement, avertissant les enfants de son hôte d'être soumis à leurs parents et d'assister au service divin. Il consolait les gens de la maison dans leurs afflictions et dans leurs maladies, et les engageait à souffrir des maux qui étaient comme un partage que Dieu leur avait assigné. Il avait, dit Colérus, une grande estime pour mon prédécesseur, il en faisait l'éloge et allait même l'entendre prêcher. Un jour, son hôtesse lui ayant demandé s'il croyait qu'elle pût être sauvée dans sa religion, il lui répondit : « Votre religion est bonne, vous ne devez pas en chercher d'autre, ni douter que vous n'y fassiez votre salut, pourvu qu'attachée à la piété, vous meniez une vie calme et tranquille. »

Dans la préface du *Theologico-politicus*, il se félicite de vivre en un pays, où chacun est libre de penser comme il lui plaît, pourvu qu'il ne trouble pas la paix publique. *Liberrima est respublica vestra*, lui écrit un de ses correspondants, *liberrime in ea philosophandum*. » Spinoza ne s'en fit pas faute, et cependant, depuis son exil d'Amsterdam, malgré les violentes attaques dont il fut l'objet, sa tranquillité ne fut pas troublée, sinon une seule fois, mais comme nous le verrons, pour des causes purement politiques. Au sein même de cette retraite profonde, son savoir, sa modestie, son désintéressement le faisaient estimer de toutes les personnes d'esprit qui étaient à La Haye (1). Deux fois, par des offres brillantes, il fut invité à quitter la Hollande, et deux fois il eut la sagesse de ne pas quitter cette patrie de la libre pensée.

Le prince de Condé, avide de la société et de la conversation des hommes extraordinaires, de tous les grands esprits, quelles que fussent leur patrie et leurs doctrines, eût voulu conférer avec lui et l'attirer à Chantilly, comme plus tard il y faisait venir Malebranche et

(1) *Vie de Saint-Évremond*, par Desmaizeaux.

Bossuet. Pendant la campagne de Hollande, en 1673, il lui avait donné rendez-vous à Utrecht. Spinoza y vint, mais ne trouva pas le prince de Condé qu'avait appelé ailleurs un ordre du roi. Il fut reçu, au nom du prince, par le maréchal de Luxembourg qui, de sa part, l'invita à venir en France, et lui promit une pension du roi, pourvu qu'il lui dédiât quelque ouvrage. Spinoza refusa, en donnant pour prétexte qu'il n'avait aucun ouvrage dont il pût faire la dédicace. Ce voyage au camp des Français faillit le compromettre plus gravement que le *Tractatus theologico-politicus*. A son retour à La Haye, il y eut une certaine émotion contre lui dans la populace qui l'accusait d'être un espion des ennemis, si bien que son hôte alarmé craignit de voir sa maison pillée. Mais Spinoza l'assura qu'il n'avait rien à craindre à son égard et qu'il lui était aisé de se justifier. « Quoi qu'il en soit, dit-il, aussitôt que la populace fera le moindre bruit à votre porte, je sortirai et irai droit à eux, quand ils devraient me faire le même traitement qu'ils ont fait aux pauvres MM. de Witt. Je suis bon républicain et n'ai jamais eu en vue que la gloire et l'avantage de l'État. »

Condé ne fut pas le seul personnage illustre qui rechercha Spinoza. Sa vie cachée, dit Bayle, n'empêchait pas le vol de son nom et de sa réputation. Il eut l'avantage, dit le médecin Lucas, d'être connu de M. le pensionnaire de Witt qui voulut apprendre de lui les mathématiques et qui lui faisait souvent l'honneur de le consulter sur des matières importantes. Leibniz alla le visiter, et eut plusieurs entretiens avec lui, à son retour de France par l'Angleterre et la Hollande (1). Voici ce que dit le comte de Boulainvilliers parlant du séjour de Spinoza à La Haye : « Il n'y fut

(1) Voici sur cette visite une note inédite de Leibniz lui-même, publiée par M. Foucher de Careil. « J'ai passé quelques heures après dîner avec Spinoza. Il me dit qu'il avait été porté le jour des massacres de MM. de Witt, de sortir la nuit et d'afficher quelque part, proche du lieu de ces massacres, un papier où il y aurait : *Ultimi barbarorum*. Mais son hôte lui avait fermé la maison pour l'empêcher de sortir, car il se serait exposé à être déchiré. » (*Leibniz, Descartes et Spinoza*, in-8°, 1863 1^{er} Mémoire, p. 74.)

visité d'abord que d'un petit nombre d'amis qui en usèrent modérément; mais cet aimable lieu n'étant jamais sans voyageurs qui recherchent ce qui mérite d'être vu, les plus intelligents d'entre eux, de quelque qualité qu'ils fussent, auraient cru perdre leur voyage s'ils ne lui avaient rendu visite (1). » Parmi ces visiteurs, Bayle (2) cite M. d'Hénault, homme d'esprit et d'érudition qui se piquait, dit-il, d'athéisme, et qui avait fait le voyage de la Hollande exprès pour voir Spinoza. A la fin du siècle, Massillon, du haut de la chaire, s'indigne contre le scandale de ces démarches et de ces visites en l'honneur d'un impie (3).

L'année même où Condé lui donnait ce rendez-vous à Utrecht, l'Électeur palatin lui faisait offrir la chaire de professeur ordinaire de philosophie dans l'académie d'Heidelberg, avec le droit de philosopher en toute liberté, sous la seule condition de ne pas troubler la religion

(1) Préface de la *Réfutation des erreurs de Spinoza*.

(2) *Dictionnaire critique*, article sur SPINOZA.

(3) « Pourquoi croyez-vous que ces prétendus incroyables souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinoza, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre? C'est que nos incroyables ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvant personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, trouver quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux... Un Spinoza, ce monstre qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme; il s'était formé lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent, où, hors l'impiété, tout est inintelligible, et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel et n'aurait jamais trouvé de lecteurs, s'il n'eût attaqué l'Être suprême. Cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin pour se rassurer que de lui-même; mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter; ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés qui souhaitaient de devenir impies, etc. »

(Sermon pour la 4^e semaine du carême, *Des doutes sur la religion*.)

établie (1). Cet électeur était le prince Charles-Louis, le frère de la princesse Élisabeth, libre esprit qui voulait faire d'Heidelberg un asile pour la libre pensée. Spinoza préféra néanmoins son repos et sa liberté au dangereux éclat d'un enseignement public. Pour motifs de son refus il allégua, que les soins donnés à l'instruction de la jeunesse l'empêcheraient d'avancer lui-même en philosophie, et qu'il ignorait, d'ailleurs, quelles seraient les limites de cette liberté de philosopher, sous la condition de ne pas troubler la religion établie. Enfin, il ajoutait que ce n'était pas l'espérance d'un sort plus brillant qui déterminait son refus, mais l'amour de la tranquillité : « bien précieux dont je ne crois pouvoir me flatter de jouir qu'à condition de renoncer à toute espèce de leçons publiques (2). »

Spinoza demeura donc dans sa retraite et dans son indépendance, continuant jusqu'au bout à librement philosopher, sans aucun engagement, ni aucune considération de religion ou de politique, et se confirmant toujours de plus en plus dans la vérité de sa doctrine. Il écrit à Albert Burgh qui s'était converti au catholicisme, après avoir été un de ses plus intimes amis et de ses plus ardents sectateurs : « Je n'ai pas la présomption de croire avoir trouvé la meilleure philosophie, mais je suis assuré de posséder la vraie. Comment en suis-je assuré ? si vous me le demandez, je répondrai de la même manière que vous savez que trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Or, cela suffit à quiconque a la cervelle saine, et ne rêve pas des esprits immondes se plaisant à nous faire prendre des idées fausses pour vraies. » Il s'était également persuadé, par une singulière illusion, que sa philosophie offrait les plus grands avantages pour le bonheur, pour la morale et la piété. C'est avec une indignation éloquente qu'il repousse les accusations d'impiété et d'athéisme et toutes les invectives des intolérants et des fanatiques : « Est-ce que celui-là

(1) Édit. Saisset, Lettre 27.

(2) *Ibid.*, Lettre 28.

a dépouillé toute religion, qui reconnaît Dieu comme le souverain bien, qui pense que, comme souverain bien, il faut librement l'aimer, qui fait consister en cet amour le plus haut degré de notre bonheur et de notre liberté, qui place la récompense de la vertu dans la vertu elle-même, comme aussi dans la folie elle-même le châtement de l'impuissance et de la folie, qui recommande à tout homme d'aimer son prochain et d'obéir aux décrets du souverain (1) ? » Avec quelle énergie il répond aux déclamations fanatiques dont cet Albert Burgh, dans la ferveur de sa récente conversion, prétendait l'accabler !

Les *Principes de la philosophie de Descartes* et le *Tractatus theologico-politicus* sont les seuls ouvrages que Spinoza ait publiés pendant sa vie. Ses œuvres posthumes, éditées par Meyer, l'année même de sa mort, contiennent l'*Éthique*, les *Lettres* et deux ouvrages inachevés, le *De Emendatione intellectus* et le *Tractatus politicus*. Ajoutons encore à cette liste le *Tractatus de Deo et homine ejusque valetudine*, qui vient d'être publié en entier par M. Van Vloten, et qui est comme un brouillon de l'*Éthique*. Il ne faut pas non plus oublier une traduction perdue du Pentateuque en flamand, et un abrégé de grammaire hébraïque, par lesquels il voulait sans doute continuer l'œuvre du *Tractatus theologico-politicus*, en mettant à la portée d'un plus grand nombre la discussion des textes sacrés.

L'*Exposition des Principes de la philosophie de Descartes* (2) ne va que jusqu'au commencement de la troisième partie, où devaient être déduites les conséquences des principes généraux de la nature. L'essai de forme géométrique, donné par Descartes lui-même, dans sa réponse aux deuxièmes objections, y est inséré textuellement et a servi

(1) Lettre 38.

(2) « Renati Descartes principiorum philosophiæ pars 1 et 2 more geometrico demonstratæ per Benedictum Spinozam. Accesserunt ejusdem cogitata metaphysica, in quibus difficiliore quæ tam in parte metaphysicis generali quam speciali occurrunt, quæstiones, breviter explicantur. » Amst., 1663.

sans doute de modèle à l'ouvrage entier. Spinoza expose la pensée de Descartes et non la sienne. Déjà en effet, à cette date de 1663, il avait traversé le cartésianisme et esquissé la doctrine de l'*Éthique* dont il communiquait certaines parties à quelques disciples (1). Il avait fait cette exposition pour un élève, auquel il enseignait la philosophie de Descartes, peut-être, comme le conjecture M. Van Vloten, pour Albert Burgh qui vivait alors avec lui. L'ayant publiée à la prière de quelques amis, il voulut que Meyer, qui en fut l'éditeur, avertisse dans la préface que ce livre contenait les pensées de Descartes et non les siennes (2). Quoique son dessein fût de faire une exposition exacte et fidèle, il insiste naturellement davantage sur les principes qui lui paraissent favoriser sa propre doctrine et, en certains points, il altère ou il dépasse la pensée de Descartes, pour l'accommoder plus ou moins à son propre sens. Ainsi, dans un scholie de la proposition neuvième de la première partie, il fait dire à Descartes, que Dieu, quoique incorporel, doit cependant être entendu comme contenant en lui toutes les perfections qui sont dans l'étendue. On peut tirer en effet cette conséquence, comme l'ont fait Fénelon et Malebranche, de ce grand principe, qu'il doit y avoir autant de réalité efficiente dans la cause que dans l'effet ; mais Descartes lui-même ne s'est pas expliqué sur ce point. Un corollaire de la douzième proposition affirme que Dieu, créateur de toutes choses, non-seulement ne peut sentir, mais ne peut pas proprement percevoir, ce qui assurément n'est pas dans Descartes.

On voit la même tendance, encore plus marquée, dans

(1) Deux lettres inédites, publiées par M. Van Vloten, prouvent que Spinoza, en 1663, avait à Amsterdam un certain nombre de disciples, surtout parmi les juifs, qui formaient une sorte d'assemblée ou de collège, où on discutait certaines parties de l'*Éthique. Supplementum*, p. 295 et 297.

(2) Après un grand éloge de Descartes, il avertisse le public par l'intermédiaire de Meyer, qu'il trouve des erreurs dans sa philosophie : « Quamobrem judicet hic nemo illum aut sua aut tantum ea quæ probat do-
« cere. »

les *Cogitata metaphysica*, qui ont été publiés à la suite de l'*Exposition*, et qui sont comme des éclaircissements sur différents points de la métaphysique cartésienne. Tout en y suivant encore Descartes, Spinoza y laisse apparaître davantage ses propres principes ; ainsi déjà, comme plus tard dans l'*Éthique*, il affirme que l'ordre, le bon, le vrai, sont seulement des dénominations extrinsèques des choses qui ne peuvent leur être attribuées que dans la langue des rhétoriciens. Il voulait sans doute préparer insensiblement les esprits à une philosophie plus hardie.

La correspondance de Spinoza, publiée dans ses œuvres posthumes, quoique accrue par des découvertes récentes, n'a ni la même étendue ni la même importance que celle de Descartes. Parmi ses correspondants, moins illustres que ceux de Descartes, les plus connus sont Meyer, l'auteur du *Philosophia Scripturæ interpres*, l'éditeur de ses œuvres posthumes, Oldenburg, secrétaire de la Société royale des sciences de Londres, plus célèbre par ses relations avec les savants et les philosophes, par son zèle à leur servir d'intermédiaire, que par ses propres travaux. Une édition de Spinoza, annotée par Leibniz, nous apprend que plusieurs lettres, qui figuraient avec le signe de l'anonyme, sont de Tschirnaus, l'auteur de l'ouvrage intitulé *Medicina mentis*, un des philosophes et des savants les plus considérables du dix-septième siècle. Tschirnaus a eu des relations assez intimes avec Spinoza qui l'appelle *Tschirnhausius noster* (1).

Quelques lettres ont pour objet les mathématiques, la chimie, l'optique et la taille des verres, mais la plupart traitent de la philosophie ou de l'interprétation des Écritures. La polémique a pour objet, non-seulement les *Cogitata metaphysica* et le *Tractatus theologico-politicus*, mais aussi sur les premières parties de l'*Éthique*, déjà communiquées à l'avance à quelques amis. Comment

(1) Sur les rapports de Tschirnaus et de Spinoza, voir Leibniz, *Descartes et Spinoza*, de M. Foucher de Careil. 2^e Mémoire, p. 118, et M. Van Vloten.